

Francophonies d'Amérique



LittéRéalité, vol. XVII, n° 2 (automne/hiver 2005), 120 p.

Clint Bruce

Numéro 23-24, printemps–automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005404ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005404ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bruce, C. (2007). Compte rendu de [*LittéRéalité*, vol. XVII, n° 2 (automne/hiver 2005), 120 p.] *Francophonies d'Amérique*, (23-24), 313–316.
<https://doi.org/10.7202/1005404ar>

LittéRéalité, vol. XVII, n° 2 (automne/hiver 2005), 120 p.

Clint Bruce

Brown University et Lehman College – CUNY
(New York City Teaching Fellow)

Quatre articles. Un choix de textes de huit poètes. Une dizaine de comptes rendus. Treize dessins de l'artiste français Adam Nidzgorski. Ainsi se quantifie la table des matières de ce numéro de la revue *LittéRéalité*, de l'Université York en Ontario.

Cela se quantifie parce que, faute d'une problématique commune à ses parties, la revue se qualifie difficilement comme un tout. Constatation qui débouche sur un aveu : en dépit de leur caractère forcément « tiré par les cheveux », les textes de présentation en début de numéro ont pour moi quelque chose de rassurant, ne serait-ce qu'à titre de bénédiction rituelle. C'est que l'exercice de présentation confronte les rédacteurs aux conséquences de leur sélection et les oblige à justifier la cohabitation des études au programme, à trouver un fil conducteur là où il n'y en avait peut-être pas. L'opération donne une cohérence et une consistance à l'ensemble.

Voilà ce qui manque au deuxième numéro du 17^e volume de *LittéRéalité*. La mauvaise nouvelle, c'est ça. La bonne, c'est que les articles sont solides sur pattes, les poèmes dignes d'un petit détour, les recensions éclairantes et les reproductions des œuvres de Nidzgorski, de vrais bijoux.

Rappelons que *LittéRéalité* se veut « une revue d'écrits originaux et de critique » ayant pour but « de servir de tribune pour l'expression littéraire critique ainsi que pour des écrits originaux dans tous les domaines de la culture francophone ». Or, d'habitude, un énoncé de mission précise une orientation annoncée par un titre. Celui de *LittéRéalité* fait le contraire, voire néglige carrément celle qu'on aurait attribuée à la revue, à savoir un intérêt particulier pour la fonction mimétique de l'œuvre, le rapport texte/hors-texte ou littérature/réalité, pour revenir à ce mot-valise à la fois sonore et claudicant. L'icône mi-feuille d'érable, mi-fleur de lys de la couverture suggère plutôt le désir d'affirmer la nature transatlantique de l'initiative, hypothèse confirmée par la provenance des collaborateurs : Canadiens, Français et Africains.

Toutefois, je n'arrive pas à démordre de l'idée que les articles présentés dans *LittéRéalité* devraient quand même traiter du rapport entre littérature et réalité. Voyons donc les choses sous cet angle-là.

Comme de raison, les deux premières études portent sur des œuvres en prose aux intrigues fortement déterminées par leur cadre historique. Dans un article sur « L'enfant marginalisé dans "L'exode" de *C'était hier en Lorraine* de Monique Genuist », Cheryl Georget Soulodre, de St. Thomas More College de l'Université de la Saskatchewan, analyse l'animalisation de la jeune Nadine comme signe et symptôme du malheur qu'elle a de toujours « vivre dans la marge », rejetée par les siens à l'instar du chat de gouttière auquel elle ressemble davantage qu'à ses parents.

Parallèlement à cette interprétation freudienne, Soulodre ramène régulièrement le contexte historique de la fuite des Français devant l'armée nazie au printemps 1940. La panique de la population civile rejoint, par exemple, « le climat d'insécurité » partout palpable dans « L'exode », explique Soulodre jusque dans « les structures et l'orientation du texte » de Genuist. Même si la critique n'explore pas en profondeur cette dimension de l'œuvre (l'article hésite entre le thème de la « félinisation » de Nadine et l'arrière-plan historique), elle demeure sensible à son importance, entrecoupant son article d'un certain nombre de rétrospectives, des passages de Genuist où l'écrivaine évoque le contexte de la guerre.

Ensuite, « La saga de l'Acadie » de Robert Viau, de l'Université du Nouveau-Brunswick, s'ouvre sur l'observation que « [d]epuis une vingtaine d'années, les romans historiques sur l'Acadie et la Déportation foisonnent ». Le Français Alain Dubos en a jeté trois sur le monceau, et pas des moindres : *Acadie, terre promise* (2002), *Retour en Acadie* (2003) et *La plantation de Bois-Joli* (2005) font 2 300 pages au total. Pour un spécialiste des romans historiques sur le Grand Dérangement, c'est le gros lot. Au départ, je craignais que Viau ne se laisse aveugler par son enthousiasme pour le projet de Dubos. Après tout, il écrit en ce sens : « Lire cette œuvre, c'est découvrir l'histoire de l'Acadie. » Heureusement, il nuance sa lecture par la suite. Au fil d'une évaluation de chacun des trois tomes, Viau situe Dubos dans la lignée des écrivains français nostalgiques des beaux jours de la Nouvelle-France et hantés par sa perte. Le critique a également raison de signaler l'entorse à la mémoire historique qu'engendre pareil *a priori* :

Dans les récits traditionnels de la Déportation rédigés par les Acadiens et les Québécois, les Acadiens n'ont qu'une patrie : l'Acadie, mais pour un romancier français, tel Dubos, il est préférable de souligner la fidélité des cousins d'Amérique à la métropole (p. 25).

Un lecteur averti en vaut deux, peut-être, tandis qu'un lecteur naïf pourrait croire que les idées de Dubos étaient celles des Acadiens du XVIII^e siècle. C'est loin d'être le cas, même s'il faut reconnaître que le travail du romancier, membre fondateur de *Médecins Sans Frontières*, auprès de populations déplacées l'a doté d'une sensibilité apte à comprendre les traumatismes de la calamité de 1755 et ses séquelles.

Autre coup de chapeau à Viau : son texte est bien écrit. Chez les littéraires, avoir la plume légère, c'est loin d'être donné. Ici, la qualité de l'écriture compense un regrettable manque de repères théoriques.

Après la fiction historique, s'amène la poésie, non moins fécondée par la jointure du texte et du hors-texte, sauf que pour Werner Lambersy, poète belge étudié par Monique Labidoire, le monde s'offre surtout comme un moyen de parvenir à l'essence de l'expérience poétique. Ainsi, à partir d'un seul vers, Labidoire s'interroge sur « Trois points poétiques [...] et quelques autres, chez Werner Lambersy : le Temple, le Silence, le Poème », trinité géométrique par laquelle aborder l'œuvre d'un poète pour qui, résume l'auteure, « la poésie est l'outil qui éclairera ses chantiers de vie, un outil qui l'aidera à construire une existence et aussi à partager une expérience ».

Tout comme l'article de Viau, celui de Labidoire se présente comme une appréciation critique davantage qu'une analyse adhérent à une perspective théorique spécifique. Ce qui ne l'empêche pas – il va sans dire – d'articuler une manière tout à fait juste de lire Lambersy, d'autant plus que son interrogation (je reviens à ce mot, car c'est vraiment de cela qu'il s'agit) donne envie de lire ce poète belge, si l'on ne connaît pas déjà son œuvre. Tout tombe en place avec le dossier de création, qui contient des textes de Lambersy tirés de ses recueils *L'arche et la cloche*, *Journal d'un athée provisoire*, *Komboloï*, *D'un bol comme image du monde* et *L'horloge de Linné*. À la lecture de ces poèmes, on constate que Labidoire voit clair dans l'œuvre de l'écrivain et que l'équipe de *LittéRéalité* a bien fait d'adjoindre un échantillonnage des écrits de Lambersy à l'article qui lui est consacré. L'un complémente joliment l'autre.

Les textes de Lambersy sont d'une profondeur et d'une rigueur poétique inégalées chez les autres écrivains du dossier de création. Non pas que le reste est dépourvu d'intérêt, mais force est d'admettre que l'écriture de Marianne Walter, d'Eric Sivry ou de Denis Emorine (Français tous les trois) ne s'est pas débarrassée complètement de l'image facile ou du sentiment rebattu. Même tendance chez les Camerounais Blaise Tsoualla, François Nkeumi et Eolyn, dont l'urgence politique tient en laisse la libération poétique. Tous des poètes compétents, sans plus, chez qui brillent çà et là des étincelles d'originalité. En revanche, « Le voyant » de Francis Pechaudra, texte humoristique en fin de dossier, vise surtout à déridier à coups de calembours... oculaires.

Pour revenir aux articles, Philippe Vilain part de quelques données textuelles statistiques afin de proposer une réflexion qui s'intitule « Aliénation et inter-dit dans les romans d'Annie Ernaux? ». Tout compte fait, je ne crois pas que le fait de constater « une réticence à nommer la chose [le sexe] directement » constitue vraiment une innovation quant à notre compréhension de l'œuvre d'Ernaux. Toujours est-il que Vilain en vient à formuler sa pensée dans des termes assez pénétrants, lorsqu'il fait remarquer que le sexe représente « le lieu stratégique entre le texte et le hors-texte, des conflits entre le dit et le non-dit ». C'est bien dommage que son texte soit criblé de coquilles, malchance qu'il faut imputer aux lubies d'un correcteur automatique anglais.

Quant aux comptes rendus, il n'y a rien à redire : des critiques associés à la revue présentent et commentent des parutions françaises, canadiennes et maghrébines. Personnellement, j'ai apprécié tout particulièrement l'attention que Hédi Bouraoui a accordée à sa recension de *L'école bleue*, roman autobiographique de Carmen Licari.

J'avais commencé en disant que les responsables de *LittéRéalité* n'ont réclamé aucune cohérence thématique en préparant l'édition automne/hiver 2005 de leur revue. Ce n'est pas tout à fait vrai, peut-être. La problématique du rapport littérature/réalité figure bel et bien dans les quatre études de Soulodre, Viau, Labidoire et Vilain, respectivement, quoique portant sur des corpus fort différents.

Cette préoccupation est soulignée par l'attitude des personnages de Nidzgorski, dont les images jalonnent les pages de *LittéRéalité* : les yeux grands ouverts, ils nous regardent sans savoir qu'en penser. Ils nous craignent, dirait-on; certains ont même l'air de protéger leurs enfants. Si l'art laisse parfois les gens perplexes, le contraire paraît également possible.